



**HAL**  
open science

# L'apothéose du 20 vendémiaire an III (11 octobre 1794) Rousseau revisité par la République

Raymonde Monnier

► **To cite this version:**

Raymonde Monnier. L'apothéose du 20 vendémiaire an III (11 octobre 1794) Rousseau revisité par la République. Rousseau visité, Rousseau visiteur : les dernières années (1770-1778), Groupe d'études du Dix-huitième siècle (Université de Genève); Société Jean-Jacques Rousseau; Département de Français moderne et d'Histoire générale (Faculté des Lettres), Jun 1996, Genève, Suisse. pp.403-428. halshs-01620986

**HAL Id: halshs-01620986**

**<https://shs.hal.science/halshs-01620986v1>**

Submitted on 22 Oct 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**L'apothéose du 20 vendémiaire an III (11 octobre 1794)**  
**Rousseau revisité par la République**

*Et la foule cherche, accourue,  
 En bas la plume disparue,  
 En haut l'archange évanoui*

V. Hugo, Les Mages

L'apothéose du 20 vendémiaire couronne le culte qui s'est développé autour de la figure de Rousseau dès avant 1789, mais auquel la Révolution donne une tonalité particulière. Qu'ils l'aient mal compris ou allégué à contre-sens, les révolutionnaires se sont reconnus dans l'auteur du *Contrat Social*, perçu comme la charte du monde nouveau. La rencontre avec Rousseau se greffe sur la dévotion « sensible », inspirée de la souffrance endurée sous un ordre injuste, et se fait à l'époque autour de l'idée morale de régénération, quand surgit avec la liberté le mythe de l'homme nouveau dont il est tenu pour l'inspirateur charismatique<sup>1</sup>. Nathalie Robisco a montré comment en 1789, avec l'édition de la seconde partie des *Confessions*, s'établit un rapport personnel, empreint d'affectivité, où dominant les thèmes du « pèlerinage » aux lieux où il a vécu et médité, de la « rencontre » et de la « présence » de Rousseau, à travers les correspondances et les témoignages de ceux qui l'ont connu. Ce travail de la mémoire qui réhabilite l'auteur des *Confessions* comme « une figure de la sensibilité » permet d'élaborer, avec la fondation de la République, un discours sur « Rousseau révolutionnaire », auteur du *Contrat Social* et d'*Émile*, reconnu comme « phare des législateurs »<sup>2</sup>.

La panthéonisation de Rousseau, qui se tient dans la période trouble qui suit Thermidor, est une fête ambiguë, mais une grande fête nationale à la manière de celles de l'an II. Quel rapport cet ultime rendez-vous du philosophe et de la Révolution entretient-il avec les enjeux politiques et culturels du « moment thermidorien » ? Dans quelle mesure la pensée de Rousseau peut-elle s'apparenter à la mutation des représentations et à la réflexion sur les institutions et la morale publique ? On peut se demander aussi dans quelle mesure la fête dépasse les enjeux conjoncturels pour tendre vers une synthèse de la rencontre avec Jean-Jacques Rousseau, dans le sentiment éphémère d'un bonheur partagé. Avant de répondre à ces

---

\*Communication publiée dans les Actes du colloque de Genève *Rousseau visité Rousseau visiteur*, 21-22 juin 1996, *Annales de la Société Jean-Jacques Rousseau*, vol. 42, 1999, p. 403-428.

<sup>1</sup> Rousseau est utilisé par les radicaux comme par les plus conservateurs. R. BARNY, *L'éclatement révolutionnaire du rousseauisme*, Besançon, Paris, Les Belles Lettres, 1988.

<sup>2</sup> N.-B. ROBISCO, *Jean-Jacques Rousseau et la Révolution française : une esthétique de la politique 1792-1799*, Paris, Honoré Champion, 1998.

interrogations, il faut examiner au plus près le contexte dans lequel est organisée la célébration.

### *Le philosophe de Genève, cet Hercule de la politique*

L'apothéose de Rousseau se place un peu plus de deux mois après le 9 thermidor, en application d'une décision de la Convention montagnarde du 25 germinal an II (14 avril 1794), qui accordait au philosophe les honneurs du Panthéon<sup>3</sup>. Des premiers efforts des rousseauistes pour inciter la Constituante à un acte de « reconnaissance nationale », ce décret est l'aboutissement d'une longue évolution politico-sentimentale autour des « cendres » de Rousseau, du premier décret de panthéonisation d'août 1791 - après la mise au Panthéon de Voltaire le 11 juillet - à la décision finale de la Convention thermidorienne, le 29 fructidor an II (15 septembre 1794), qui fixe la date de la cérémonie<sup>4</sup>. C'est à l'occasion de la réception officielle de l'envoyé permanent de la République de Genève en France, le 6 fructidor (23 août), que la Convention charge son comité d'Instruction publique de faire le rapport relatif à la translation des cendres de Rousseau au Panthéon<sup>5</sup>. On est à l'apogée de l'amitié entre la France et la République démocratique de Genève, où l'évolution politique est un peu en retard sur Paris. Reybaz souligne devant une Convention enthousiaste la portée politique et symbolique de cette reconnaissance officielle de Genève, qui en honorant « le berceau de l'auteur d'*Émile*, cet Hercule de la politique » rapprochait « par la pensée, des deux extrémités de la Suisse, deux grands instruments de la liberté : la plume de Jean-Jacques et la flèche de Guillaume Tell ».

Après ce qu'il faut bien appeler le long blocage institutionnel autour de la mémoire de Rousseau, dont pourtant tous les révolutionnaires se réclament, et la mise en oeuvre relativement rapide de la cérémonie au tournant de l'an II et de l'an III, on peut se demander quel est à cette date, cinq mois après le décret de la Convention, l'enjeu politique et symbolique de la panthéonisation de Rousseau. Ce fut une fête très réussie, contrairement à celle de Marat, qui la précède de peu et qui venait à contre temps, alors que ses partisans étaient déjà malmenés en public<sup>6</sup>. Cette célébration manquée traduit assez les équivoques de la fin de l'an II.

A ce tournant du « moment thermidorien » la situation politique est difficile pour la Convention, qui ne peut se réclamer d'une légitimité populaire. *Comment sortir de la Terreur*

<sup>3</sup> *Moniteur*, XX, p. 217. Le décret suit de peu la chute des factions.

<sup>4</sup> *Ibid.*, IX, p. 526, séance du 27 août 1791. *Archives Parlementaires* (désignées ci-après par : *A.P.*), t. 97, pp. 202-206. H. GUENOT, De l'île des Peupliers au Panthéon : la translation des cendres de Rousseau, *Études Jean-Jacques Rousseau*, 1989, pp. 101-125.

<sup>5</sup> *A.P.*, t. 95, pp. 393-395.

<sup>6</sup> Les journaux notent, d'un côté la pompe imposante du cortège et de l'autre, le peu d'affluence à la fête, qu'auraient esquivée les jacobins, le peuple et la Convention elle-même, qui se dérobe en tenant une séance imprévue jusqu'après midi (*A.P.*, t. 97, p. 325).

en se maintenant au pouvoir ? Comment terminer la Révolution avec le gouvernement révolutionnaire ?<sup>7</sup> La sanction légitime, l'élection, étant suspendue, l'Assemblée doit produire son propre système de légitimation. Depuis le 9 thermidor, les félicitations qui affluent à la Convention ont contribué à produire de nouvelles représentations. Mais après l'unanimité des lendemains de Thermidor, les adresses mettent à jour les résistances et les divisions d'une opinion de plus en plus vive. De guerre des pamphlets en guerre des adresses, le tournant an II-an III témoigne d'un réveil de l'opinion et de sa mobilisation sur le problème politique.

La surenchère anti-terroriste renvoie dos à dos les néo-hébertistes qui demandent le plein exercice de la souveraineté avec l'élection par le peuple de ses magistrats, et les jacobins qui espèrent dans la prolongation du gouvernement révolutionnaire un remède à l'audace du « modérantisme ». La Convention refuse encore d'instruire le procès de ses membres, mais l'influence persistante des jacobins la pousse à céder aux adversaires des clubs. La « régénération » voulue de l'opinion passe par un verrouillage de l'espace public, avec l'adresse au Peuple français du 18 vendémiaire et le décret du 25 qui interdit aux sociétés politiques l'affiliation et la correspondance en nom collectif<sup>8</sup>. Une fois débarrassés de l'opposition « de gauche » et de l'agitation populaire, les thermidoriens s'en prendraient à la Montagne. Il peut paraître paradoxal qu'un pouvoir qui remet en cause la démocratie fondée sur la participation active des citoyens à la vie politique puisse se recommander de Rousseau, pour qui la participation de l'individu à l'exercice de la souveraineté était la manifestation et la condition de son autonomie et de sa liberté, et le lieu où s'éprouve son appartenance à la cité.

Mais la conjoncture difficile appelle aussi une réflexion à l'Assemblée sur les institutions et sur les médiations nécessaires pour fonder la République. S'étonnera-t-on de voir la Convention, qui essaie jusqu'en brumaire de s'en tenir à une voie moyenne, multiplier les célébrations et attacher dans les débats une importance particulière à l'éducation et aux fêtes nationales ?<sup>9</sup> Le contexte est propice aux fêtes pour célébrer les victoires, puisque les armées ont entièrement libéré le territoire et ont même atteint le Rhin et pénétré en Belgique<sup>10</sup>. La panthéonisation de Rousseau renvoie l'image forte du peuple rassemblé autour de la figure

<sup>7</sup> B. BACZKO, *Comment sortir de la Terreur. Thermidor et la Révolution*, Paris, nrf, 1989.

<sup>8</sup> R. MONNIER, *L'espace public démocratique, Essai sur l'opinion à Paris de la Révolution au Directoire*, Paris, Kimé, 1994. Les débats violents des 12 et 13 vendémiaire à la Convention ont marqué un tournant dans l'attitude vis-à-vis des radicaux. Plusieurs militants hébertistes sont arrêtés à partir du 12 ; Legray, président du Club Electoral, est incarcéré le 20, de même que plusieurs membres des Jacobins (A. AULARD, *La Société des Jacobins*, VI, pp. 565-566). Le club sera fermé un mois plus tard.

<sup>9</sup> La troisième section du comité d'Instruction publique, réorganisé en fructidor, avait pour attribution la *morale publique* « qui se compose des fêtes nationales, des monuments élevés aux vertus sociales, et du recueil des actions héroïques » (*A.P.*, 97, p. 112).

<sup>10</sup> L'armée de Jourdan a pris Aix-la-Chapelle le 2 vendémiaire et poursuit l'offensive en Belgique ; le 15, l'armée de Championnet prend Cologne et le 17, Marceau entre à Bonn.

emblématique de l'ami de la nature et de la vérité. Il n'y a pas de raison de mettre en doute le caractère à la fois imposant et solennel de la cérémonie, pas plus que l'affluence et la ferveur populaire. Cette première fête de l'an III, est-elle la dernière expression des fêtes montagnardes ou inaugure-t-elle le cycle des fêtes thermidoriennes ? Elle peut prêter à plusieurs lectures ; pour en démêler les ambiguïtés, j'ai mené une analyse sur plusieurs niveaux, dans la presse et dans l'opinion, dans les discours et rapports officiels, enfin dans la symbolique de la fête.

### *L'auteur du Contrat Social, cet ami de l'humanité*

Comment Rousseau était-il perçu dans l'opinion dans le mois qui précède sa mise au Panthéon ? Une première recherche dans les *Archives Parlementaires* à partir du début de fructidor fournit une quarantaine d'articles qui font mention du philosophe, sans tenir compte des discours et rapports officiels sur la panthéonisation<sup>11</sup>. Dans les adresses et le discours d'assemblée, l'image de Rousseau s'inscrit alors de manière quasi exclusive dans le champ du politique. Les figures les plus fréquentes font référence à Genève et au philosophe : *le philosophe genevois, le philosophe ou le citoyen de Genève*. La référence à l'Antiquité réunit l'image du législateur et du philosophe : *ce nouveau Socrate, ce nouveau Solon*. Comme ses écrits, Rousseau est *immortel* ; l'expression la plus courante, *ce grand homme*, est à lier aux honneurs du Panthéon. Toutes les références vont aux oeuvres politiques : Rousseau est *l'auteur du Contrat Social* et d'*Émile*. Selon le *Journal de Paris*, le libraire Poinçot aurait pris un tel intérêt à l'édition des *Oeuvres* de Rousseau, qu'il voulait imprimer le *Contrat Social* en lettres d'or. L'ouvrage est la bible de la Révolution, qui est perçue dans ces références à Rousseau comme la rencontre d'*un génie* et d'*un peuple* : « un peuple dont l'immortel citoyen de Genève avança la liberté ».

L'auteur du *Contrat Social* est comme un miroir dans lequel la Révolution se contemple, sûre d'avoir appliqué ses principes. Dans le dialogue qui s'opère à la Convention, l'éloge de Rousseau fonctionne comme un hommage réciproque entre le peuple et ses législateurs. La panthéonisation, qui coïncide avec les premières réponses à l'adresse au Peuple français, accentue encore cette fonction du culte, comme en témoigne la profession de foi de la Société des Amis de Jean-Jacques Rousseau : « Jean-Jacques fut l'homme de la nature, il en fut l'apôtre, le défenseur et l'ami. La vérité fut son idole, il en fut l'interprète, le

---

<sup>11</sup> A.P., t. 96 à 99. Les mentions concernent les séances du 12 fructidor an II au 22 vendémiaire an III. J'ai prolongé la recherche au delà du 20 vendémiaire pour avoir la réaction parisienne à l'adresse au Peuple français, qui se situe massivement dans la décade qui suit la panthéonisation. Une dizaine d'articles concernent directement la cérémonie du 20 et sept se rapportent à la publication des oeuvres ou au dépôt des manuscrits de Rousseau. Plus intéressantes pour sonder la perception de Rousseau dans l'opinion, les dix adresses émanant pour moitié de sociétés de province et pour l'autre d'institutions parisiennes. Enfin au cours des débats, une quinzaine de Conventionnels mentionnent le philosophe.

héros et le martyr [...] Et vous, citoyens représentans, vous l'avez jugé ce qu'il est, le plus beau génie du 18e siècle [...] son immortel *Contrat Social* est devenu votre code ; vous y avez puisé les bases d'une constitution la plus sublime, la plus populaire qui fut jamais [...] Ses écrits, son nom et sa mémoire sont maintenant inséparables de vos glorieux travaux. En lui décernant les honneurs du Panthéon, vous marchez d'un pas égal à l'immortalité »<sup>12</sup>.

Les discussions sur les manuscrits de Rousseau témoignent d'un lien plus profond, d'un respect quasi religieux pour l'inspirateur d'une révolution inouïe, pour le « dépôt sacré » de ses manuscrits : « c'est aux Français régénérés qu'il appartient surtout de posséder les ouvrages du philosophe qui a amené la révolution de la liberté » (Lakanal)<sup>13</sup>. La Révolution s'est reconnue dans les théories de Rousseau sans s'arrêter sur les difficultés de l'œuvre politique et sur le pessimisme de son auteur<sup>14</sup>. Rousseau avait pourtant donné dans le *Contrat Social*, des définitions rigoureuses des catégories et du vocabulaire politique. Le livre exerce une séduction irrésistible, parce qu'il entre en résonnance avec la radicalité républicaine. « C'est en quelque sorte la révolution qui nous a expliqué le *Contrat Social* », dit Lakanal dans son rapport sur la panthéonisation<sup>15</sup>. Mais en même temps qu'un texte fondateur, il est l'objet de structuration des antagonismes politiques. L'œuvre est devenue un code de référence, citée à l'appui d'un principe ou d'une opinion, sous forme de maximes politiques. Une déclaration en faveur de la liberté de la presse a pour épigraphe : « Qui demande la permission d'être libre, n'est pas digne de l'être. J.J. Rousseau ». « Il ne faut pas qu'un petit nombre domine, dit Guyomar dans un débat sur la situation politique, car comme l'a dit Jean-Jacques là où la minorité fait la loi à la majorité, là règne un gouvernement aristocratique »<sup>16</sup>.

Rousseau est cité de manière polémique dans le contexte de la guerre des adresses. L'exemple de la notion d'*humanité* montre comment les partis s'emparent des mots pour se renvoyer les concepts de manière contradictoire. Le 11 vendémiaire, est lue à la Convention la profession de foi imprimée de la société des jacobins d'Ussel, en Corrèze, qui commençait ainsi : « Jean-Jacque dit quelque part : Le patriotisme et l'humanité (prétexte du modérantisme) sont deux vertus incompatibles dans leur énergie, et sur-tout chez un peuple entier. Le Législateur qui les voudra toutes deux, n'obtiendra ni l'une ni l'autre... » Plusieurs membres protestèrent que le passage était cité à faux. L'article fut improuvé et provoqua la première protestation contre une adresse montagnarde. C'est à la suite de cette discussion que la Convention décréta le projet d'adresse au Peuple français<sup>17</sup>.

<sup>12</sup> A.P., t. 99, p. 41.

<sup>13</sup> A.P., t. 98, p. 94 ; débat sur un manuscrit des *Confessions* déposé par Thérèse Levasseur.

<sup>14</sup> A. PHILONENKO, *Jean-Jacques Rousseau et la pensée du malheur*, Paris, Vrin, 1984, 3 vol.

<sup>15</sup> A.P., t. 97, p. 204.

<sup>16</sup> A.P., t. 97, p. 93, 156.

<sup>17</sup> A.P., t. 98, pp. 225-228. *Gazette française*, n° 1005. La société d'Ussel se prononçait, comme d'autres, en faveur des sociétés populaires, de l'accélération du gouvernement révolutionnaire et contre la liberté indéfinie de la presse.

La citation est tirée d'une note de la première des *Lettres écrites de la Montagne*, où Rousseau défend le *Contrat Social* et sa conception de la religion civile et de la laïcité de l'Etat : « bien loin de taxer le *pur Evangile* d'être pernicieux à la société, je le trouve, en quelque sorte, trop sociable, embrassant trop tout le genre humain pour une Législation qui doit être exclusive ; inspirant l'humanité plutôt que le patriotisme, et tendant à former des hommes plutôt que des Citoyens »<sup>18</sup>. Les jacobins d'Ussel jouaient sur la polysémie du mot *humanité*, pour répondre aux adresses anti-terroristes.

L'incident illustre le changement qui s'opère depuis Thermidor à propos de la répression et de la violence. Un mot change de sens dans l'affrontement des discours, celui d'*humanité*. Tandis que la rhétorique de l'an II pouvait faire accepter, au nom de l'avènement d'une humanité régénérée, les mesures les plus extrêmes contre ceux qui y faisaient obstacle (les « brigands » de la Vendée, les Anglais qui empêchent les peuples de se ressaisir de leurs droits<sup>19</sup>), c'est au nom du sentiment d'humanité que les thermidoriens condamnent la terreur. La notion ne s'inscrit plus dans un rapport au symbolique, mais dans ce qui porte atteinte au corps humain<sup>20</sup>.

La citation invoquée par les jacobins d'Ussel donne lieu à un retournement polémique, d'autant que les premières réponses d'adhésion à l'adresse de la Convention, celles de Paris, sont lues le jour même de la panthéonisation. Avec « la justice à l'ordre du jour », la notion d'humanité attribuée à Rousseau, « l'homme immortel qui le premier établit les bases d'un gouvernement libre sur la justice et sur l'humanité », a pour fonction de légitimer le discours anti-terroriste et anti-jacobin<sup>21</sup>. Mais la notion continue à s'inscrire dans le champ symbolique, par référence à Rousseau, *cet ami de l'humanité*, et aux principes énoncés par la Convention. L'administration du département fait serment de mourir pour eux, « sur les dépouilles respectables du philosophe de la nature, auquel vous avez décerné les honneurs du Panthéon, pour nous prouver sans doute que les droits sacrés de l'humanité seront toujours le but de vos travaux et le résultat de toutes nos victoires »<sup>22</sup>.

Rousseau, s'il pressentait de grandes révolutions, n'était pas un partisan de la violence. Quand au mot humanité, il l'emploie au sens de genre humain (la cause, les droits, l'amour de

<sup>18</sup> J.-J. ROUSSEAU, *Oeuvres complètes*, éd. de la Pléiade, III, p. 706 (introduction et notes de J.-D. Candaux), désignées ci-après par *O.C.*

<sup>19</sup> S. WAHNICH, *L'impossible citoyen. L'étranger dans le discours de la Révolution française*, Paris, Albin Michel, 1997.

<sup>20</sup> Ce que manifeste le discours de Tallien, le 11 fructidor (28 août) : « Quoi ! on ne pourroit assurer [...] l'humanité que par l'effusion de sang humain » (*A.P.*, t. 96, p. 58).

<sup>21</sup> Voir par exemple l'adresse de la section du Mont-Blanc et la motion du représentant Barailon, les 21 et 22 vendémiaire (*A.P.*, t. 99, pp. 80, 122-124).

<sup>22</sup> Les administrateurs sont invités à accompagner « le cortège qui doit dans le jour déposer au Panthéon les cendres de l'ami de l'humanité. » (*A.P.*, t. 99, p. 63-64).

l'humanité), et plus fréquemment pour qualifier un comportement ou un sentiment<sup>23</sup>. Dans ce deuxième sens, la notion épouse toutes les nuances et les tensions de la pensée de Rousseau. Dans le contexte de la « dénaturation » de l'homme par la société (*Discours sur l'origine de l'inégalité*), le mot est synonyme de pitié naturelle, pur mouvement d'identification avec l'être qui souffre (humanité naturelle)<sup>24</sup>. Le terme est replacé dans le siècle en corrélation avec raison, philosophie (*Lettre à Ch. de Beaumont, à M. D'Alembert*), mais il peut s'agir d'un vernis d'humanité (*Rousseau juge de Jean-Jacques*)<sup>25</sup>. Dans le registre des devoirs, l'humanité est ce qui unit l'homme à ses semblables, en relation avec l'amitié, les soins, la bienfaisance, la générosité, la bienveillance. Au sein d'une société idéale régénérée, c'est la base des vertus sociales dont l'exercice porte au fond des cœurs l'intérêt pour autrui et l'amour de l'humanité. L'emploi est très fréquent dans *l'Emile* et la *Nouvelle Héloïse*, mais aussi au sens des vertus des âmes fortes, en relation avec l'honneur, le courage et la vertu du citoyen<sup>26</sup>. Pour Rousseau c'est au sein des institutions, qui élèvent l'homme à la vie morale, que l'individu atteint son *humanité*, qui n'est pas simple sentiment de pitié naturelle<sup>27</sup>.

Dans le contexte de la mise au Panthéon, l'emploi de la notion d'humanité souligne une des ambiguïtés de la célébration. Elle prend dans le discours officiel un caractère ambivalent, non seulement contre la terreur, mais aussi pour unir national et universel. Au début de la cérémonie, Cambacérès, président de la Convention, s'adresse ainsi au Peuple : « Tes représentants ont décerné en ton nom une statue et les honneurs du Panthéon à J.-J. Rousseau, *l'apôtre de la nation, l'ami de l'humanité* [...] C'est à son courage, c'est à son génie, que la France doit le bienfait de la révolution, et que l'univers devra un jour son bonheur »<sup>28</sup>.

<sup>23</sup> La base *Frantext* (corpus Rousseau de plus d'un million d'occurrences) donne 115 formes, dont 46 dans *La Nouvelle Héloïse*, 29 dans *Emile* et 11 dans *Rousseau juge de Jean-Jacques*.

<sup>24</sup> « L'Homme Sauvage n'a point cet admirable talent ; et faute de sagesse et de raison, on le voit toujours se livrer étourdiment au premier sentiment de l'Humanité » (*O.C.*, III, p. 156). Voir aussi *Lettre à M. D'Alembert* : « un reste de sentiment naturel étouffé bientôt par les passions ». Les co-occurrences s'inscrivent dans le réseau thématique de la maladie : maux, misères, plaies cruelles, fléaux, triste tableau de l'humanité souffrante (*Emile, Héloïse*).

<sup>25</sup> M. Launay souligne la lucidité critique de Rousseau dans l'emploi du mot (*Le vocabulaire politique de Jean-Jacques Rousseau*, Genève, Slatkine, 1977). *Discours sur l'origine de l'inégalité* : « au milieu de tant de Philosophie, d'humanité, de politesse et de maximes Sublimes, nous n'avons qu'un extérieur trompeur et frivole » (*O.C.*, III, p. 193). La tension s'exprime dans le couple métaphorique du haut (au-dessus, supérieure, élever) et du bas : « l'humanité coule comme une eau pure et salubre, et va fertiliser les lieux bas » (*Héloïse*).

<sup>26</sup> Elle se pratique au sein de la patrie (*O.C.*, III, p. 115) : « avec mes Concitoyens, exerçant envers eux, et à leur exemple, l'humanité, l'amitié et toutes les vertus ». Dans les *Considérations*, Sparte offre le modèle de la vertu héroïque identifiée à la patrie, « l'unique passion des Spartiates, et qui en fit des êtres au-dessus de l'humanité » (*ibid.*, p. 957).

<sup>27</sup> C'est tout l'art de l'éducation (*Emile*, « un grand ouvrage plein de vérités utiles, de leçons d'humanité, de piété, de vertu », *ibid.*, p. 708) et de la politique. R. DERATHE, *J.-J. Rousseau et la science politique de son temps*, Paris, PUF, 1950, 2e édition, Vrin, 1992.

<sup>28</sup> *A.P.*, t. 99, p. 66 (j'ai souligné). L'éloge au Panthéon brode sur un autre thème thermidorien : « Politique sublime, mais toujours sage et bienfaisante, la bonté a fait la base de



A une époque où la France a renoncé à l'universalisme cosmopolite des premières années de la Révolution et où les victoires « popularisent » la guerre, l'apothéose de Rousseau allait-elle donner lieu à l'exaltation du sentiment national ? Certes, Rousseau avait développé dans ses écrits politiques, notamment dans les *Considérations*, une conception idéaliste de la nation. Chez lui, l'image de Rome, cité de l'amour exclusif de la patrie, réconcilie la liberté et l'histoire. « Avec ce seul sentiment [l'amour de la patrie], la législation, fut-elle mauvaise, feroit de bons Citoyens ». La Pologne, menacée par ses puissants voisins, ne peut leur opposer que « la vertu de ses Citoyens, leur zèle patriotique », le « génie » national. On sait comment il conseille d'exciter l'émulation d'où naît « cette ivresse patriotique qui seule sait élever les hommes au-dessus d'eux-mêmes », et de célébrer avec éclat les victoires, pour « monter les âmes au ton des âmes antiques ». Chez Rousseau la métaphore de la Cité-patrie est d'inspiration antique et républicaine. A côté de la médiation formelle de la loi, c'est le lien affectif à la patrie qui unit le citoyen à une communauté authentique<sup>29</sup>.

En France, l'idéologie nationale s'est construite au XVIII<sup>e</sup> siècle sur le rationalisme universaliste, couple ambigu que la révolution de la souveraineté unit avec la République au plus près de la patrie, mais qui basculera ensuite au profit de l'Etat et de la Grande Nation<sup>30</sup>. En Thermidor, la tension entre national et universel est encore implicite, mais l'histoire se dresse, celle de la révolution et de la terreur qu'on ne peut défaire. La panthéonisation a lieu au moment où commence le procès du comité révolutionnaire de Nantes. L'affaire captive l'opinion depuis un mois avec les procès en chaîne qui vont amener la mise en accusation de Carrier en frimaire<sup>31</sup>.

### *Un hommage aux vertus, aux talents et au génie*

Presque un mois sépare la cérémonie du rapport de Lakanal (29 fructidor), un mois et demi de la décision de l'organiser (6 fructidor). Dans la période équivoque qui suit Thermidor, les enjeux des honneurs rendus au philosophe ont pu s'écarter des intentions premières. En vendémiaire, la panthéonisation de l'auteur d'*Émile* peut cautionner l'orientation de la politique culturelle de la Convention. Favorable à l'essor des arts, elle est à l'origine de créations durables et n'est pas encore en rupture avec les fondations de l'an II ;

---

sa législation : il a dit [...] qu'on n'est point juste si l'on n'est humain, et que quiconque est plus sévère que la loi est un tyran » (p. 67).

<sup>29</sup> « Tout vrai républicain suçait avec le lait de sa mère l'amour de sa patrie, c'est-à-dire des lois et de la liberté ». *O.C.*, III, *Considérations* (introduction de J. Fabre, CCXVI-CCXLIII), pp. 960-961, 966, 1019. Sur l'idéal de la cité-patrie, voir B. BACZKO, *Rousseau. Solitude et communauté*, Paris, EPHE, 1974, pp. 312 et suivt.

<sup>30</sup> J.-Y. GUIOMAR, *La nation entre l'histoire et la raison*, Paris, La Découverte, 1990.

<sup>31</sup> Les Nantais déferés à Paris par Carrier sont acquittés le 28 fructidor (14 sept.). Le procès du comité de Nantes commence le 23 vendémiaire, puis vient le tour de Carrier, mis en accusation le 4 frimaire et condamné le 26 (16 déc.). B. BACZKO, *Comment sortir de la terreur*, *op. cit.*, chap. III.

mais elle s'inscrit dans un discours de mise en mémoire de la terreur hostile aux Robespierriens et à la Commune. Le « vandalisme », néologisme créé par Grégoire pour protéger le patrimoine national contre toute forme de fanatisme, aurait été, comme la terreur, suscité par des forces hostiles pour déconsidérer la Révolution en la « barbarisant ». D'où une dénonciation violente de la *terreur vandale* comme un système de destruction des œuvres d'art et de persécution organisée contre les hommes à talent<sup>32</sup>. C'est un discours dans lequel la translation des cendres de Rousseau, longtemps différée par la Convention, tourne tout à l'honneur des thermidoriens, en rendant enfin justice au génie, contre toutes les tyrannies, celle de l'ancien régime et celle de Robespierre. Les honneurs « décernés aux mânes de Rousseau sont un hommage que la nation rend aux vertus, aux talents et au génie », dit Cambacérès dans son discours au Panthéon<sup>33</sup>.

D'autre part, la Convention est consciente de l'enjeu décisif des fêtes dans la rhétorique de réconciliation nationale. Dans ses diverses *métamorphoses* (M. Vovelle), la fête a été sous la Révolution une médiation privilégiée entre culture populaire et culture politique<sup>34</sup>. Entre spontanéité et organisation, subversives à l'occasion dans la parodie ou l'autodafé, les fêtes sont devenues de grands rendez-vous où le peuple rassemblé, donné en spectacle à lui-même comme le voulait Rousseau, vit dans l'enthousiasme de la célébration le sentiment de son intégration à la nation et même à la communauté humaine toute entière. Or depuis la chute de Robespierre, David, le grand maître des cérémonies de la Révolution, est en prison. C'est lui qui avait transcrit dans le langage symbolique de la fête les valeurs morales de la République, de la fête de la Régénération du 10 août 1793 aux fastes de l'Être Suprême.

La Convention entend en vendémiaire plusieurs rapports sur le sujet. Cette période charnière du « moment thermidorien » est le temps des fêtes, où presque chaque décade a sa célébration, apothéose de Marat, de Rousseau, fête des Victoires. En dehors du rapport de Lakanal sur celle de Jean-Jacques Rousseau, le comité d'Instruction publique présente plusieurs plans<sup>35</sup>. Les thermidoriens n'ont pas encore élaboré de réforme des fêtes décadales, mais à suivre le rapport qui sera exposé par Chénier le 1<sup>er</sup> nivôse (21 décembre), les intentions du comité d'Instruction publique ne sont pas vraiment en rupture avec la période précédente. L'opposition de Chénier aux fêtes robspierriennes est surtout polémique à l'encontre d'un

---

<sup>32</sup> *Ibid.*, chap. IV.

<sup>33</sup> *A.P.*, t. 99, p. 67.

<sup>34</sup> *Les Fêtes de la Révolution*, colloque de Clermont-Ferrand (juin 1974), Paris, Société des Etudes Robespierriennes, 1977. M. OZOUF, *La Fête révolutionnaire. 1789-1799*, Paris, nrf, 1976.

<sup>35</sup> Léonard Bourdon présente celui de la fête des Victoires et de la Fraternité, qui est aussi celle de l'apothéose de Marat, le dernier jour de l'an II (26 et 29 fructidor), Marie-Joseph Chénier les deux rapports sur la fête des Victoires du 30 vendémiaire (7 et 27 vendémiaire, *A.P.*, t. 98, p. 112, t. 99, p. 259). Voir aussi le discours programme de Merlin de Thionville sur la même fête (*A.P.*, t. 98, pp. 125-128).

régime qui aurait paralysé les arts (seule la musique semble avoir échappé au naufrage !). Quand il cite la fête du 10 août 1793 dont « il n'est resté que du plâtre et des chiffons », c'est pour parler d'inscrire les triomphes dans le marbre et le bronze. La rupture ne sera consommée qu'avec la loi du 3 brumaire an IV sur l'instruction publique, qui établit un cycle de fêtes nationales fixes et des fêtes villageoises de canton<sup>36</sup>.

Les fêtes de vendémiaire gardent le caractère imposant des célébrations précédentes. Mais depuis l'apothéose de Marat l'appareil militaire a pris de l'importance. L'encadrement du cortège, le programme de la musique comme celui des théâtres jouant *de par et pour le peuple*, attestent l'allure martiale donnée aux réjouissances<sup>37</sup>. L'heure est à l'exaltation des vertus guerrières du peuple français ; c'est ce qu'exprimait aussi l'adresse de la Convention, le 18 vendémiaire : « Les vertus guerrières enfantent le héros, les vertus domestiques forment le citoyen ; et ce sont ces vertus, soutenues et fortifiées d'un invincible attachement aux principes républicains, qui perpétuent dans une nation généreuse ce feu sacré, ce grand caractère qui a fait du peuple français le premier peuple de l'univers ». Le rapport sur la fête des Victoires du 30 vendémiaire, présenté par Chénier, propose des « jeux militaires », exécutés au Champ de la Fédération par les élèves de l'École de Mars, l'attaque simulée d'une forteresse « au milieu des trophées de nos quatorze armées triomphantes », « une musique fière et belliqueuse animant des danses civiques ». Voilà dit-il, « les principales images qui ont paru dignes d'être présentées au peuple français triomphant des tyrans de l'Europe, et préparant par des conquêtes la paix qu'il doit un jour accorder au monde ». Entre hommage aux vertus héroïques des républicains et exaltation de la gloire militaire, la balance semble déjà pencher vers le deuxième terme.

### *L'apothéose de Rousseau*

Par contraste, Chénier évoquait dans son rapport le charme idyllique de l'apothéose de Rousseau : « la musique n'étoit ni bruyante ni fastueuse [...] tout remplissoit l'âme d'une mélancolie religieuse, d'un sentiment délicieux et profond ». « Il seroit difficile d'exprimer les sensations délicieuses que nous avons éprouvées », écrivait dès le lendemain le Conventionnel Marragon : « C'étoit vraiment la plus belle des fêtes et la mieux ordonnée »<sup>38</sup>. Comme toutes les grandes fêtes de la Révolution, elle a laissé de nombreuses traces dans les archives : des rapports, des plans, des discours, des témoignages et des images. Ce fut aussi une des plus

<sup>36</sup> *Moniteur*, XXVI, p. 326 (décret du 25 octobre 1795, titre VI, fêtes nationales). M. OZOUF, *op. cit.*, p. 140.

<sup>37</sup> *A.P.*, t. 97, pp. 207-209. A. AULARD, *Paris pendant la réaction thermidorienne et sous le Directoire*, Paris, 1898, t. I, p. 123. « La nouvelle d'une victoire remportée sur les Autrichiens avait électrisé toutes les âmes ».

<sup>38</sup> *A.P.*, t. 98, pp. 112-113 ; t. 99, pp. 259-260. *Bibl. Hist. Ville Paris*, mss 773, f° 259.

coûteuses de 1794, après la fête de l'Être Suprême<sup>39</sup>. Mais comment mesurer la ferveur populaire ? La sensibilité marquée par Chénier fut-elle sentie par les participants ? Qu'ont-ils lu dans la symbolique transparente du cortège ? Jean-Jacques Rousseau à livre ouvert, ou le miroir de la Révolution ? Nous en sommes réduits à scruter les textes, paroles imprimées.

Lakanal, qui est à ce moment le porte-parole officiel du comité d'Instruction publique, présente un très beau rapport, qui doit beaucoup, quand à l'inspiration et au style, aux notes que lui avait fournies un émule de Rousseau, Pierre-Louis Ginguené. Celui-ci avait publié en 1791 des *Lettres sur les Confessions*; il venait d'être nommé adjoint de la commission de l'Instruction publique et fut chargé de mission pour la translation des cendres de Rousseau<sup>40</sup>. Ce rapport publié à part présente des variantes avec la version du *Moniteur*, notamment dans les détails relatifs à la cérémonie du 20 vendémiaire<sup>41</sup>, qui ne sont vraisemblablement pas sans rapport avec l'évolution politique dans le mois qui sépare la fête de la présentation du plan.

La panthéonisation, est-il dit, est un acte solennel de « justice nationale » envers celui qui est depuis si longtemps « dans le Panthéon de l'opinion publique » : « La voix de toute une génération nourrie de ses principes, et pour ainsi dire élevée par lui ; la voix de la République entière l'y appelle ». Le très bel éloge de Rousseau présenté par Lakanal contient des passages d'une grande qualité littéraire, qui révèlent une lecture attentive et compréhensive de l'œuvre du philosophe. On y retrouve la figure positive de l'auteur du *Contrat Social* et d'*Émile* revisité à la lumière de l'œuvre autobiographique : « seul, sans appui, sans prôneurs, il osa, au milieu d'un peuple endormi dans les fers, professer hautement, en face du despotisme, la science de la liberté ».

Le retour sur la vérité intérieure accomplit la synthèse de la rencontre de la Révolution avec Rousseau. « Son âme ne respiroit que pour la liberté des hommes ; et voilà pourquoi il fut si étranger au milieu de ses contemporains [...] Il développa les véritables principes de la théorie sociale, et remonta jusqu'à l'essence primitive des associations humaines [...] Il proclama l'égalité des droits et l'inaliénable souveraineté du peuple, fondement de toute association légitime. Le *Contrat social* semble avoir été fait pour être prononcé en présence du genre humain assemblé, pour lui apprendre ce qu'il a été et ce qu'il a perdu. L'auteur immortel de cet ouvrage s'est associé, en quelque sorte, à la gloire de la création du monde, en

<sup>39</sup> D'après le compte sommaire de la commission de l'Instruction publique, la dépense s'élevait à 322 947 L pour la fête de l'Être Suprême, 69 101 pour celle de Marat, 82 912 pour celle des Victoires et à 93 300 pour la translation des cendres de Rousseau (B.N., papiers de Ginguené, mss, naf, 9193, f° 49).

<sup>40</sup> GINGUENE, *Lettres sur les Confessions de J.-J. Rousseau*, Paris, 1791, in 8°, VIII, 139 p. Voir : P. NAUDIN, Ginguené et Rousseau d'après les lettres sur les Confessions, *Ginguené, Idéologue et médiateur*, Textes réunis par E. Guitton, PU Rennes, 1995, pp. 105-110. Ginguené avait rédigé la pétition du 27 août 1791, demandant le transfert au Panthéon des cendres de Rousseau (B.N., Le<sup>29</sup> 1731). J. GUILLAUME, *Procès Verbaux du Comité d'instruction publique de la Convention*, Paris, 1891-1907, V, pp. 40-50.

<sup>41</sup> B.N., L<sup>38</sup> 945<sup>A</sup>, 19 p. *Moniteur*, XXI, pp. 769-772.

donnant à ses habitans des lois universelles et nécessaires, comme celles de la nature [...] Mais les grandes maximes développées dans le *Contrat social* [...] étoient trop au-dessus de la portée commune des esprits [...] Il falloit donc qu'un autre ouvrage nous amenât à la Révolution, nous élevât, nous instruisît, nous façonnât pour elle ; et cet ouvrage, c'est *Émile*, le seul code d'éducation sanctionné par la nature », et dont le nom seul rappelle « de grands services rendus à l'humanité ».

La fin du rapport réunit les intentions des organisateurs et les titres de Rousseau à la reconnaissance publique, qui seront résumés dans la symbolique du cortège, avec ses groupes de musiciens, de botanistes, de mères de famille, d'artistes et de citoyens de Paris avec des trophées et des inscriptions ; les habitants des communes rurales, ceux d'Ermenonville venaient ensuite, puis un groupe de Genevois ; les officiels et la Convention entouraient le char triomphal portant la statue de Rousseau couronné par la Liberté.

« Hâtez-vous donc, citoyens, d'arracher ce grand homme à sa tombe solitaire, pour lui décerner les honneurs du Panthéon, et le couronner de l'immortalité. Honorez en lui le génie bienfaiteur de l'humanité ; honorez l'ami, le défenseur, l'apôtre de la liberté et des mœurs, le promoteur des droits de l'homme, l'éloquent précurseur de cette révolution que vous êtes appelés à terminer pour le bonheur des peuples ; honorez en lui les travaux et les arts utiles pour lesquels il brava le rire insultant de la frivolité ; honorez l'homme solitaire et champêtre qui vécut loin de la corruption des villes, et loin du faux éclat du monde, pour mieux connoître, mieux sentir la nature, et y ramener plus puissamment ses semblables ; honorez en lui le malheur [...] Honorez-vous enfin vous-même en honorant l'homme de génie qui fut le plus éloquent de vos instituteurs dans l'art sublime de policer les peuples ».

Des discours officiels aux comptes rendus de presse et aux témoignages plus « sensibles » sur la fête elle-même, se dégage une impression à première vue contradictoire<sup>42</sup>. L'éloge de Rousseau, prononcé par Cambacérès au Panthéon le 20 vendémiaire, évoque l'homme providentiel, le héros et le martyr de toutes les vertus. La nation honore en lui le précurseur de la Révolution : « Tout annonce que la Convention nationale veut acquitter à-la-fois, envers le philosophe de la nature, et la dette des Français, et la reconnaissance de l'humanité »<sup>43</sup>. La fête de Rousseau est aussi une nouvelle occasion d'honorer avec éclat les

---

<sup>42</sup> Tous ces journaux donnent un compte rendu : *Moniteur, Abréviateur Universel, Courrier Républicain, Feuille de la République, Feuille Villageoise, Journal de France, Journal des Hommes Libres de tous les pays, Journal de Perlet, Journal Universel, Mercure Universel, Messenger du Soir, Nouvelles politiques, nationales et étrangères, Sans-Culotte, Vedette ou Gazette du jour* (ci-après *Abrév., C.Rép., F.Rép., F.V., J.Fr, J.H.L., J.Perlet, J.Univ., M.U., Mess., N.P.N.E., S.C., G.Jour*). Certains récits ajoutent peu au plan officiel, qu'ils le reproduisent (*Journal de Paris, Annales patriotiques et littéraires*), en résumant l'esprit (*J.Perlet*), ou paraphrasent des passages du rapport de Lakanal (*J.H.L., J.Univ.*). A. Aulard, *Paris pendant la réaction, op. cit.*, pp. 158-167.

<sup>43</sup> *A.P.*, t. 99, p. 67.

récents succès militaires. Si la célébration commence à la Convention sur les airs charmants du *Devin de village*, elle se poursuit devant le Palais national par la lecture des dépêches des généraux et la présentation au peuple, au bruit des fanfares, des drapeaux pris à l'ennemi et des clefs d'Aix-la-Chapelle et de Cologne : « Le président, du haut du péristyle du Jardin national, où l'on voyait flotter les drapeaux ennemis, témoins des victoires annoncées la veille, donne au peuple assemblé en foule pour la fête le récit des glorieuses journées dans lesquelles les armées viennent de cueillir de nouveaux lauriers, et ajouter de nouveaux titres à la reconnaissance publique »<sup>44</sup>.

La différence la plus sensible entre le programme de la fête et le plan initial présenté par Lakanal tient à l'encadrement militaire du cortège qui n'était pas prévu. C'est un corps de gendarmerie à cheval avec sa fanfare qui ouvre la marche, suivi de la cavalerie de l'Ecole de Mars. Chaque groupe du cortège est séparé par un groupe d'élèves de Mars. Ceux-ci ferment le cortège derrière la statue de Rousseau, avec tambours et cavalerie, suivis par la gendarmerie à cheval.

### *Une fête d'un peuple libre*

A côté des justifications officielles, comment l'événement fut-il vécu par les assistants ? La presse qui en a largement rendu compte, joue elle-même par ses commentaires un rôle d'acteur social. Quelques journaux thermidoriens en profitent pour justifier le discours anti-terroriste : « Ce n'est point en ensanglantant les révolutions, en érigeant en système politique la tyrannie et la terreur, que Rousseau vouloit renverser le trône des rois, proclamer l'indépendance des nations, et établir sur les débris du despotisme l'édifice auguste de la liberté ». La Convention « ne souffrira pas qu'on répande désormais des flots de sang ». L'apothéose de Rousseau est « le triomphe de l'humanité et des arts ». Son ombre ne regrettera pas les bocages d'Ermenonville, où « le vandalisme avait porté ses ravages [...] l'île des Peupliers n'était plus qu'un bois abandonné »<sup>45</sup>.

Sur la fête elle-même, tous les journaux insistent sur la beauté auguste, l'allégresse, l'enthousiasme du jour où la Révolution célèbre sa rencontre avec Rousseau. « Dès neuf heures du matin les citoyens se portaient en foule au Jardin National ; tout annonçait une fête d'un peuple libre ». « L'enthousiasme des victoires annoncées la veille à la Convention a ajouté beaucoup à l'éclat de cette fête et à l'allégresse publique ». « On aurait dit que la nature

<sup>44</sup> *J.Univ.*, *J.H.L.* (23-24 vendémiaire). *A.P.*, t. 99, pp. 66-67.

<sup>45</sup> *M.U.*, *C.Rép.*, *Mess.* (22-23 vendémiaire). L'article du *Mercur Universel* justifie la politique de revanche. « Cette fête nationale, instituée pour célébrer le génie et les vertus de l'auteur d'Emile et du Contrat Social, doit nous apprendre que les représentans du peuple ont substitué le règne des loix et de la justice à l'oppression et à la tyrannie [...] La convention nationale a juré de détruire cette secte homicide qui est devenue l'effroi de l'Europe et le scandale de l'humanité : elle a juré de sauver le peuple, et elle remplira ses sermens ».

et les hommes en société s'étaient donné parole pour honorer la mémoire de l'immortel citoyen de Genève ; la nature était belle et paisible ». « Le peuple reconnoissant accompagnait avec majesté les dépouilles mortelles du génie, qui nous apprend à briser nos fers »<sup>46</sup>.

« Tous les emblèmes étaient attendrissants et bien choisis, celui que nous avons surtout remarqué était le *Contrat Social* ouvert et porté avec respect ». Ceux qui rappellent les préjugés que Jean-Jacques a vaincus semblent « fixer plus particulièrement les regards », ainsi ces femmes et ces enfants « groupés sur un char de forme antique ». « La nature semble avoir fait presque tous les frais de ces divers emblèmes ». L'apothéose a été célébrée « avec une pompe simple et digne du grand homme dont la gloire intéresse tous les amis de la patrie et de la vérité ; tous les cœurs ont pris part à cette journée, qu'on peut appeler la fête du génie »<sup>47</sup>.

Le groupe des Genevois symbolisait la réhabilitation de Rousseau par sa patrie : « Genève aristocrate l'avait proscrit ; Genève régénérée a vengé sa mémoire ». Les journalistes ont surtout retenu le symbole fort du faisceau des drapeaux des peuples libres, avec les bustes de Voltaire, Franklin et Rousseau, « restaurateurs ou promoteurs de la liberté chez ces trois peuples ». « Les drapeaux réunis des républiques de France, des Etats-Unis et de Genève offraient le symbole d'une *trinité* digne des philosophes. Cette sainte union est le présage assuré du triomphe universel de la Liberté dans les deux hémisphères »<sup>48</sup>. La représentation articule toujours universalité et voie historique nationale, dans une conception de l'universel fondée sur la « civilisation », sur la reconnaissance réciproque de peuples devenus libres.

La fête assume aussi une fonction sociale, celle d'éprouver le lien profond qui unit Rousseau au peuple, comme si celui-ci rendait à Jean-Jacques dans la célébration les sentiments de sympathie que le philosophe avait éprouvé pour lui. « Elle a été simple et majestueuse comme le peuple qui en faisait le principal ornement ». La présence, autour de ses cendres et de son image, des habitants d'Ermenonville et des lieux où il a vécu renforce le sentiment de proximité de Rousseau avec le peuple réel. « Les habitants de Franciade [Saint-Denis], d'Émile [Montmorency] et de Groslay, au milieu desquels Rousseau avait composé ses immortels ouvrages, marchaient autour du char qui portait sa statue ». « Tout le monde était vêtu simplement, mais avec décence ». « Tous les spectateurs gardaient un silence religieux, qui n'était interrompu que par les airs harmonieux ». Les hymnes de Jadin et de Gossec repris en chœur, les compositions de Rousseau rappelaient « les talents et l'âme sensible de l'auteur d'*Héloïse* » : « les airs chéris du *Devin de village* ont porté dans l'âme des

<sup>46</sup> *Moniteur*, XXII, p. 223, *J.H.L.*, *C.Rép.*, *F.Rép.* (20-22 vendémiaire). Les sections avaient été invitées à envoyer chacune une délégation de dix citoyens ; leurs commissaires s'étaient concertés avec l'architecte de la ville et ordonnateur de la fête, Hubert (Bibl. Hist. Ville Paris, mss 773, f° 257).

<sup>47</sup> *J.H.L.*, *J.Univ.*, *S.C.*, *Mess.* (22, 23 vendémiaire).

<sup>48</sup> *S.C.*, *N.P.N.E.* (20, 22 vendémiaire).

spectateurs une sensibilité touchante : l'âme, dans cet état, se recueilloit en silence pour sentir les charmes de cette agréable mélodie ». On a l'impression que la journée, qui réunit « sous le ciel » le peuple de Paris et des villages, le paradigme de la cité antique et l'idylle, accomplit dans la « transparence » des cœurs, la synthèse de la fête telle que l'avait rêvée Rousseau<sup>49</sup>.

L'ambiance religieuse, la musique, les tableaux idylliques que le peuple s'offre à lui-même, le vocabulaire même qui les décrit, en font une fête presque irréaliste, vécue dans la poésie d'une relation affective idéalisée : « Au milieu du cortège paraît le tombeau dans une île de peupliers ». « Les âmes sensibles jouissaient délicieusement ». Il était sur le même char qui l'avait apporté d'Ermenonville, « un char léger dont la nature seule faisait la décoration »<sup>50</sup>. L'apothéose nationale était l'aboutissement du voyage qui depuis trois jours ramenait les cendres de Jean-Jacques de l'île des Peupliers à Paris, au milieu des hommages des habitants des communes, et dont Ginguéné a laissé une relation sensible<sup>51</sup>.

### *L'île des Peupliers*

Le 17, la levée du cercueil s'était faite en présence des habitants d'Ermenonville qui avaient assisté à sa mise au tombeau seize ans plus tôt, et qui l'ont gardé jusqu'au départ. La marche vers le char qui devait l'emporter le lendemain « fut silencieuse, et l'on n'entendait de bruit que le froissement des branches d'arbres, qui semblaient caresser le cercueil ». La romance du *Saule* jouée par les musiciens emplissait de sentiments mélancoliques l'âme des spectateurs « au point de leur ôter tout moyen de les exprimer ». « La nuit se passa en pèlerinage » des habitants des environs, au clair de lune, dans « le silence de toute la nature » et dans un recueillement religieux.

Pendant deux jours le char, entouré de la délégation d'Ermenonville, a traversé les communes dont les habitants se relayaient de village en village. Les gens des campagnes venaient « au devant de celui qui les chérissait, portant dans leurs mains le saule et le peuplier, gage de paix et de fraternité », et suivaient le cortège jusqu'aux confins de leur territoire.

<sup>49</sup> J. Perlet, *C.Rép., S.C, Moniteur, G.Jour, M.U., N.P.N.E., Abrév.* « Le soir, tous les théâtres furent ouverts. On avait dressé des orchestres sur la place du Panthéon, et le peuple y a dansé fort avant dans la nuit ». Sur les œuvres de circonstance, voir H. GUENOT, *art. cit.*, et *Etudes Jean-Jacques Rousseau*, t. I, 1987. Sur la fête chez Rousseau, voir B. BACZKO, *Rousseau. Solitude et communauté, op. cit.*, p. 358 et suivt. J. STAROBINSKI, *Jean-Jacques Rousseau. La transparence et l'obstacle*, Paris, Gallimard, 1971, V, La Nouvelle Héloïse. « Les fêtes d'un peuple libre doivent toujours respirer la décence et la gravité, et l'on n'y doit présenter à son admiration que des objets dignes de son estime » (*O.C.*, III, *Considérations*, p. 964).

<sup>50</sup> J.H.L., *Abrev., Moniteur*. D'autres cérémonies avaient lieu en province, ainsi à Lyon, où une presque île au bord du Rhône offrait « un site propre à retracer l'image touchante d'Ermenonville », et à consacrer un monument à l'auteur du *Contrat Social* (*A.P.*, t. 99, p. 287).

<sup>51</sup> *Translation des cendres de J.-J. Rousseau d'Ermenonville à Paris* (rapport de la commission exécutive au comité d'Instruction publique), publié par A. GUILLOIS, *Le salon de Madame Helvétius*, Paris, 1834, pp. 301-307.



L'affluence augmentait à mesure qu'on approchait d'Émile où c'est tout le canton qui formait l'escorte ; chaque localité offrait un spectacle nouveau. La parure des habitants de Garges « annonçait que le triomphe de Rousseau était une fête pour eux-mêmes » ; à Gonesse, le cortège fut accueilli par une foule joyeuse et invité à des repas fraternels. Avec la nuit, vinrent d'autres scènes bucoliques, comme « l'illumination mobile » du village de Pierrefitte où chaque habitant tenait une chandelle à la main, puis l'entrée dans Émile, sur la place métamorphosée en allée de peupliers, où la nuit se passa en chants et en danses. Puis ce fut la préparation du char : « rien n'égalait l'ardeur de tous les habitants pour cette opération. Chacun voulait mettre la main à cet ouvrage sacré. Les citoyennes faisaient à l'envi des guirlandes de fleurs » ; les hommes couronnaient le cercueil de feuillage. « Le char des Peupliers a marché jusqu'au Panthéon tel qu'il avait été préparé à Émile ».

A lire ces lignes, qui décrivent l'élan naturel des villageois, on se demande si la vraie fête n'a pas eu lieu là, dans cette vallée que Rousseau avait tant de fois parcourue. C'est ainsi que le char, précédé des « jeunes filles d'Émile, vêtues de blanc », des mères, des enfants et de la jeune Espérance de la Patrie, traversa Franciade et le faubourg de La Chapelle « au milieu d'une foule immense » pour arriver le soir au Jardin national : « ceux qui avaient vu son tombeau à Ermenonville croyaient reconnaître les mêmes peupliers qui le couvraient de leur ombre hospitalière ». Ce sont les habitants d'Ermenonville et d'Émile qui ont tenu à porter le corps dans l'île aménagée sur un des bassins du Jardin, puis dans le temple.

Hubert Robert a laissé une image romantique du cérémonial nocturne du 19 vendémiaire, à la lumière des torches qui entouraient le cénotaphe, dans un décor évoquant l'Île des Peupliers et qui avait « quelque chose de magique et de religieux ». « C'est au milieu de cette île factice, sous un petit édifice de forme antique, que l'on a déposé l'urne de Jean-Jacques. Elle y a reçu les hommages du peuple jusqu'au moment de sa translation au Panthéon »<sup>52</sup>. C'est aussi de nuit qu'avait eu lieu au soir d'un dimanche de juillet 1778, « à la lueur des flambeaux » l'inhumation de Rousseau dans l'Île des Peupliers<sup>53</sup>, qu'il « semblait ne vouloir quitter qu'à l'instant où la volonté nationale le porterait au Panthéon »<sup>54</sup>.

On voit comment la cérémonie du 20 vendémiaire, en même temps qu'elle réconcilie l'idée des honneurs du Panthéon avec le souvenir des bocages d'Ermenonville, unit dans la célébration deux images de Rousseau, celle de la philosophie politique et celle de la sensibilité. La mise au Panthéon n'épuise pas les métamorphoses du culte et les diverses

<sup>52</sup> F.V., 25 vendémiaire ; *Moniteur*, XXII, p. 223. *Cénotaphe de Rousseau aux Tuileries*, peinture d'Hubert Robert, Musée Carnavalet.

<sup>53</sup> *Mémoires de S. Girardin*, nouvelle éd., P. Michaud, 1834, t. I, p. 39.

<sup>54</sup> Toutes les citations sont extraites du rapport de Ginguené au comité d'Instruction publique (cité note 51).

réceptions de l'œuvre sous la Révolution. Elle sert même de point de départ à de nouvelles expressions du discours thermidorien contre la terreur de Marat et de Robespierre, avec la vogue des dialogues des *ombres* et des pèlerinages à Ermenonville. N. Robisco en a dégagé les principaux thèmes ; ils ne font que développer de manière violente ce qui était déjà plus ou moins explicite au début de l'an III.

Les éléments sont déjà en place pour une nouvelle lecture de l'œuvre qui aide à promouvoir une vertu civique orientée vers l'amour de la patrie et la morale privée. Mais pour « sauver » Rousseau et le détacher de ses émules terroristes, il faudra à terme vider son image de la dimension politique, pour l'orienter vers plus d'attendrissement et de douceur<sup>55</sup>. Ce n'est pas encore le cas dans la panthéonisation, où le fort potentiel symbolique unifie les deux figures de Rousseau, même si on peut déceler chez les organisateurs une tendance à exalter les sentiments patriotiques et les vertus morales, sous le charme d'une musique et de tableaux idylliques<sup>56</sup>. En même temps la symbolique républicaine réaffirmait les principes que la Convention prétendait maintenir et qui sont ceux de la fondation ; l'hommage à Rousseau ne peut se lire entièrement comme une clôture de la Révolution par la mise au Panthéon de son inspirateur.

C'est ce qui fait de la fête une réussite, comme fête du père et des fils, et donne aussi à la translation des cendres toute son ambiguïté. Non seulement la réception a pu brouiller le message, mais la symbolique elle-même traduit les tensions inhérentes à la Révolution et à l'œuvre de Rousseau - entre l'homme et le citoyen, le national et l'universel - des tensions qui se lisent et s'annulent dans des attributs contradictoires. Dans les dissonances de l'après-thermidor, où il devient de plus en plus difficile d'articuler la grammaire des temps, la mémoire de Rousseau dessine toujours un horizon d'attente et recompose une figure de l'unité nationale dans un présent incertain.

Ephémère rêve d'harmonie dans l'oubli du quotidien ? c'est le propre de toute célébration collective de créer l'illusion. Elle n'en demeure pas moins une expérience pleine, une rencontre qui a dû laisser aux participants une impression profonde et durable, même si le miracle de la réconciliation n'a duré qu'un moment. Il importe peut-être moins de relever le paradoxe de cette fête de l'amitié au plus fort des tensions révolutionnaires, que d'essayer de dégager le sens de ce moment « rousseauiste », dans le culte aux grands hommes. De l'émotion contenue autour du tombeau de l'Ile des Peupliers aux idylles de la vallée de Montmorency, à l'expressionnisme de la fête nocturne du bassin des Tuileries et à la mise au Panthéon, les textes ont souligné le caractère religieux de la célébration.

---

<sup>55</sup> N.-B. ROBISCO, *op. cit.*, chap IV.

<sup>56</sup> Le rapport de Ginguené est significatif à cet égard. La fête masque les tensions pour ceux qui aspirent à une politique plus sereine et se réfugient dans l'illusion d'une réconciliation possible.

Si la translation des cendres de Rousseau transcende les divisions et les enjeux politiques et culturels, c'est par l'alchimie secrète propre à toute grande fête populaire et surtout par la grâce du lien réciproque irréductible qu'on appelle justement le « rousseauisme » et que traduit si bien la présence continue autour du char de Jean-Jacques Rousseau, des habitants des communes d'Ermenonville et d'Emile, comme identifiés à sa mémoire. Par de-là le programme établi, les villageois ont exprimé dans la spontanéité des gestes simples, l'harmonie et l'élan des cœurs, une relation vivifiante avec le philosophe ; c'est le symbole des petites lumières vives dans la nuit, ou la sincérité et la gaieté naturelle des apprêts du char en commun, avant le départ pour Paris. L'apothéose a comme résorbé la tension entre *solitude et communauté* (B. Baczko). Le décor romantique de l'Ile du Jardin des Tuileries était propre à faire éprouver solidairement cette impression de bonheur hors de l'espace et du temps, cet état d'âme cher à Rousseau du sentiment de l'existence, qui « est par lui-même un sentiment précieux de contentement et de paix »<sup>57</sup>.

Raymonde Monnier  
CNRS/ENS Fontenay-Saint-Cloud

---

<sup>57</sup> J.-J. ROUSSEAU, *Les Rêveries du promeneur solitaire*, cinquième promenade.